Acta fabula
Revue des parutions
vol. 11, n° 9, Octobre 2010
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.5939

Sévigné, mère de l'autofiction ?

Laure Depretto

Nathalie Freidel, *La Conquête de l'intime. Public et privé dans la Correspondance de Mme de Sévigné*, Paris : Honoré Champion, coll. "Lumières classiques", 2009, 732 p., EAN 9782745320056.

Pour citer cet article

Laure Depretto, « Sévigné, mère de l'autofiction ? », Acta fabula, vol. 11, n° 9, Notes de lecture, Octobre 2010, URL : https://www.fabula.org/revue/document5939.php, article mis en ligne le 26 Septembre 2010, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.5939

Sévigné, mère de l'autofiction ?

Laure Depretto

Je me suis laissée aller à la tentation de parler de moi à bride abattue, sans retenue et sans mesure.

Lettre à Bussy-Rabutin du 13 novembre 1687, cité p. 521

Cette œuvre qu'on voulut d'abord faire passer pour un avatar de la Gazette, trouverait peut-être davantage sa place parmi les grandes autofictions de notre littérature.

N. Freidel, p. 18

Dès qu'on s'intéresse de près à Sévigné, il est presque impossible d'ignorer la fameuse querelle qui opposa d'un côté les tenants de la spontanéité absolue d'une épistolière ne pensant pas à publication, de l'autre les partisans d'un « système épistolaire » (B. Bray), d'une intentionnalité littéraire[1]. Épistolière contre auteur épistolaire, selon la terminologie de Roger Duchêne. Dès lors, plusieurs solutions : soit choisir son camp et lire Sévigné selon l'une ou l'autre de ces deux grilles, soit faire un pas de côté et décider d'ignorer, justement, une question à jamais sans réponse, soit, enfin, et c'est le partis pris par N. Freidel, tenter une réconciliation, proposer un compromis, rendant l'alternative non exclusive[2].

Pour ce faire, le choix d'une analyse des rapports entre public et privé est un angle d'approche pertinent, particulièrement fructueux dans le cas de cet objet littéraire complexe que sont les lettres de Sévigné (correspondance privée d'une personne privée, n'écrivant pas par ailleurs de livres publiés, devenue progressivement publique au XVIIIe siècle, traitant à la fois d'événements publics et connus et de réalités intimes). Ce champ d'études, par ailleurs en vogue[3] est celui qu'a choisi

[1] . Pour un rappel plus détaillé de cette querelle, voir Marc Escola, « Mme de Sévigné est-elle "l'auteur" de sa correspondance? » Sur Fritz Nies, Les Lettres de Mme de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics, traduit de l'allemand par M. Creff, préface de B. Bray, Paris, H. Champion, 2001, *Acta Fabula*, http://www.fabula.org/revue/cr/290.php

[2] « Nous avons cru pouvoir concilier ces deux conceptions en montrant que la construction de soi à laquelle on assiste effectivement dans cette œuvre particulière est autant le résultat d'une démarche volontaire et maîtrisée – l'élaboration d'un pacte soigneusement codifié entre les correspondantes – que d'une autonomie propre à cette forme d'écriture, étroitement liée aux contingences et dont la discontinuité est l'instrument d'une étonnante métamorphose intérieure. » (p. 553) Cela étant, N. Freidel se rallie plus volontiers et plus souvent aux positions de Roger Duchêne tout au long du livre.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Nathalie Freidel, dans sa thèse publiée aujourd'hui chez Honoré Champion, pour relire l'ensemble de la correspondance de Mme de Sévigné. Sa proposition initiale qui pourra surprendre, mais qui n'est pas sans intérêt dans la tentative de dépassement de la querelle critique est la suivante : on pourrait après tout considérer que la correspondance de Sévigné appartient au genre de l'autofiction. Non pas au sens genettien, et plus restreint, du terme[4] mais sans doute au sens volontairement flou et contradictoire que lui donna son inventeur[5], Serge Doubrovsky, en 1977 sur la fameuse quatrième de couverture de *Fils*. Cette création théorique récente elle-même instable permet de tenir l'équilibre toujours précaire entre la considération des sentiments déclarés par l'épistolière, leur prise en compte (et prise au sérieux) et l'analyse des stratégies discursives mises en œuvre dans la mise en scène de soi. L'autofiction permettrait de tenir ensemble la communication et l'écriture, l'idée d'une émergence de l'expression de la sensibilité, du sentiment intérieur et la recherche d'une langue adéquate à l'exprimer. Ce livre fait par ailleurs en permanence le choix du compromis, sur le modèle de l'alternance ou du mélange, du tantôt tantôt ou du à la fois. On en prendra deux exemples, en fin d'ouvrage :

> le regard sévignéen est toujours double. Tantôt l'épistolière fait chœur avec le public et sa voix semble s'insérer dans un discours collectif, participer au consensus. Tantôt elle se tient à distance, esquisse un mouvement de recul qui suffit à donner à son point de vue une dimension critique et ironique, p. 667

> Or l'ambivalence savamment entretenue par l'épistolière entre le proche et le lointain, la présence et l'absence, ainsi que le constant brouillage temporel et stylistique auquel elle se livre, sont les véritables conditions d'émergence du texte littéraire et ce qui lui permet de transcender les circonstances de sa composition, p. 681

Cette « duplicité » (p. 668) attribuée à l'épistolière est ainsi pour Freidel le facteur permettant d'expliquer les désaccords de la critique à son sujet. Si personne n'est d'accord sur le statut à accorder à cette correspondance, c'est parce qu'elle revêt tour à tour plusieurs formes, qu'elle est en permanente métamorphose, qu'elle n'a pas d'unité. Ou plutôt si : son unité réside dans la recherche et la maîtrise progressive d'un discours de l'intime, le choix du titre laissant penser que pèserait sur l'épistolière un certain nombre de contraintes contre lesquelles elle aurait eu à

---

3 . Voir notamment le thème du XXIVe colloque de la Sator, « Topique(s) du public et du privé dans l'espace de l'écriture romanesque européenne », http://www.fabula.org/actualites/article38454.php, Moi public et moi privé dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVIIe siècle à nos jours, études réunies et présentées par Rolf Wintermeyer en collaboration avec Corinne Bouillot, Mont Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008. Voir Laure Depretto , "Quel genre pour quel moi ? Les paradoxes du récit de soi", *Acta Fabula*, Dossier critique : "Mémoires et littérature", URL : http://www.fabula.org/revue/document5169.php

4 . Voir Gérard Genette, « Fictions », *Bardadrac*, Paris, Seuil, 2006, p. 136-137.

5 . Inventeur sinon de la chose, du moins du mot.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

lutter pour faire émerger, au sein de relations épistolaires privées et codifiées, une expression libre des sentiments les plus intérieurs. On pourrait aussi, en s'appuyant sur la définition que donne Furetière du mot « intime » (« Intime. Adj m. & f. & substantif. Amy particulier & à qui on descouvre son cœur & ses affaires plus confidemment qu'à tout autre »), que cette conquête n'est pas seulement celle d'un contenu de discours mais celle d'un interlocuteur privilégié : la correspondance comme recherche de l' « amy particulier ». Si le livre ne fait que mentionner en introduction la question de l'autofiction, son propos est plus manifestement de retracer un parcours orienté par la privatisation progressive de la correspondance baptisée ici conquête, à la fois appropriation d'un discours sur soi et séduction de l'autre. Il est constitué de quatre grandes parties : 1. la ligne de fracture du public et du privé au XVIIe siècle, 2. espace public, espace privé, 3. individu et société à travers la correspondance et 4. écrire l'intime, d'une bibliographie, d'un (précieux) index des lettres et d'un index des noms. La première partie, La ligne de fracture du public et du privé au XVIIe siècle, s'appuyant sur les travaux de référence de Jürgen Habermas, Philippe Ariès et Hélène Merlin, explore les différentes facettes de la progressive distinction des domaines public et privé :

1. dans la sphère du pouvoir (chapitre 1). Y sont évoquées, entre autres, quelques affaires célèbres dont le procès Fouquet, les démarches pour l'obtention de charges, les déceptions politiques… Malgré cette « ligne de fracture », N. Freidel constate une porosité des ordres dans la correspondance sévignéenne : « dans la conception sévignéenne de la vie politique, les barrières entre la vie domestique et la vie publique ne sont en effet pas étanches » (p. 43). Elle remarque notamment qu'il n'y a pas de hiérarchie dans l'ordre des rubriques de la lettre, que le même terme, « nouvelle », est employé pour les deux types d'informations, publiques comme privées. C'est également dans ce chapitre que sont analysées les différentes évocations du roi dans la correspondance.

2. dans la sphère religieuse (chapitre 2). Freidel commence par lister les lectures pieuses de la marquise, puis elle rappelle son assistance à de nombreux sermons, ceux de Bourdaloue par exemple, avant d'étudier son usage du vocabulaire emprunté aux lectures, de Pascal en particulier et son rapport à la providence[6]. Concernant les lectures, ce chapitre a l'intérêt de ne pas se limiter à l'étude de la lecture de saint Augustin, et de rappeler l'importance des lectures des grands textes mystiques (p. 77).

3. Les deux derniers chapitres de cette première partie s'intéressent pour l'un à la littérature en voie de constitution, à la suite des travaux d'Alain Viala et d'Hélène Merlin notamment, pour l'autre au statut particulier de « la littérature épistolaire à

[6] . Voir Constance Cartmill, « La providence de Mme de Sévigné : jansénisme ou mondanité ? » dans R.G. Hodgson (éd.), *La Femme au XVIIe siècle*, actes du colloque de Vancouver, Tübingen, Biblio 17, 2002, p. 315-324.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

la croisée des chemins »,) et à la question de l'émergence de la « lettre familière ». Un des points du débat critique évoqué plus haut concerne en particulier la question du public premier des lettres : y a-t-il eu circulation des lettres de la marquise et diffusion à un ensemble plus ou moins vaste de lecteurs ? N. Freidel se rallie ici à la position de l'éditeur de Sévigné : « Roger Duchêne a cependant raison de souligner la rareté de ces divulgations, quasiment accidentelles dans l'immense étendue de la correspondance » (p. 174), ou encore « les quelques courriers (environ une dizaine) semblant avoir bénéficié d'une circulation plus large en dehors du cercle familial, ne font que confirmer cette règle par leur caractère exceptionnel », (p. 187). Ce saut déductif est contestable : est-ce parce que les indices d'une telle diffusion sont rares qu'il faut en conclure à la rareté de la pratique de lectures à plusieurs ?

C'est à la fin de cette première partie que N. Freidel propose trois critères pour définir la lettre intime :

1. Elle doit émaner d'un cadre privé et rendre compte de circonstances précises et personnelles, avoir un contenu intime (par différence avec la lettre humaniste, qui ne dépeint pas un cadre intimiste, ne contient aucune mention de réalités prosaïques)

2. Elle doit contenir l'expression subjective d'un destinateur particulier (par opposition à la lettre mondaine, qui comporte peu d'expression des affects)

3. Elle doit être adressée à un destinataire unique et fortement présent (par contraste avec la lettre amoureuse qui tend au monologue par effacement progressif de la présence du destinataire)

La deuxième partie, Espace public, espace privé qui comporte également quatre chapitres s'intéresse aux espaces de la correspondance, ou plus exactement à différents types d'espace : les espaces de rédaction (soit les différents lieux de résidence de l'épistolière), les espaces d'évocation (la cour, le champ de bataille…), les espaces de destination (les déplacements de l'épistolière, ses visites à la cour, ses retraites…)

Le chapitre 1 revient sur les rapports de Sévigné à la cour de façon chronologique et énumère ses différentes visites, la dernière étant la célèbre représentation d'Esther à Saint-Cyr en 1689. Il évoque ensuite ses différentes relations, lui permettant un accès si ce n'est à la cour, du moins à ce qui s'y passe : le duc de Chaulnes, Mme de Soubise, Mme de Vins. Une fois encore, N. Freidel se rallie à Duchêne : « À l'évidence, la fonction informative de ces relations est seconde » (p. 218). On trouve également dans ce chapitre une proposition intéressante dans les pages 220 et suivantes : « Mais plutôt qu'à des cercles concentriques, schéma dans lequel les nouvelles publiques se trouvent le plus éloignées des informations personnelles, il

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

nous semble que nous avons affaire à un entrelacement beaucoup plus flou et moins hiérarchisé ». Est esquissée brièvement une comparaison avec une autre correspondance féminine, plus tardive, celle de Mme de Maintenon avec Mmes de Caylus et de Dangeau[7], où la vie de cour est quasiment absente (p. 231). Cet exercice comparatif est pratiqué une seconde fois, cette fois avec les lettres de Mme de Villedieu ou de la présidente Ferrand (p. 600). Cet exercice mériterait d'ailleurs toute sa place et de plus longs développements dans les études sévignéennes.

Par la suite, Freidel évoque les espaces de sociabilité de la ville, ses « micro-sociétés » : « Sa Ville est celle des hôtels particuliers, des portes closes et des jardins abrités, loin des foules » (p. 243). Le chapitre 2 étudie les influences du lieu sur l'écriture et tout particulièrement la correspondance lorsqu'elle s'écrit de Bretagne, de Provence… Le chapitre 3 revient sur les grandes retraites, les exilés, les déchus, les ermites célèbres (la retraite éclatante de Retz, Port-Royal, La Vallière…) Le chapitre 4 convoque les recherches historiques portant sur la décoration intérieure et sur l'habitat de l'époque (J.-P. Babelon, A. Mérot, L. Mumford), pour décrire le progressif repli de Sévigné sur les espaces intimes, qu'ils soient intérieurs (la chambre, le cabinet) ou extérieurs (le parc, les allées de la demeure des Rochers). Cependant, cette privatisation des espaces n'empêche pas, pour Freidel, le maintien d'« espaces hybrides » :

> Loin de se réduire à une opposition fixe entre espace public et espace privé, la disposition en diptyques (la cour/la ville ; Paris/la province) met plutôt en évidence l'instabilité, la confusion qui caractérisent la condition de l'homme au XVIIe siècle, p. 374

La troisième partie intitulée Individu et société à travers la *Correspondance* s'intéresse à la dimension sociale de l'épistolaire, et étudie successivement les différents « cercles concentriques de relations plus ou moins lâches » qu'entretenait Sévigné : d'abord la sphère mondaine (chap. 1) et le badinage inhérent à ce cercle, rattaché principalement aux premières lettres de Sévigné ; ensuite le cercle d'amis (chap. 2). C'est dans ce chapitre cependant que sont faites des propositions concernant les stratégies sociales :

> Alors qu'on ne retient souvent de cette première correspondance que le badinage et les jeux galants, il nous semble qu'elle revêt également une dimension essentielle de justification de sa place dans le monde par la jeune marquise, privée des appuis familiaux nécessaires, p. 436

[7] . Mme de Maintenon, Mme de Caylus et Mme de Dangeau, *L'Estime et la tendresse, correspondances intimes* éd. Pierre-E. Leroy et Marcel Loyau, préface de Marc Fumaroli, Albin Michel, 1998.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

C'est que l'amitié est aussi un métier[8] : « On voit ainsi, selon l'expression d'Éric Méchoulan, "osciller l'amitié sous les vents contraires du privé et du public" » (p. 439). Ces fréquentations multiples, parfois stratégiquement entretenues, se répartissent sur différents lieux de sociabilité : l'hôtel de Rambouillet, l'hôtel de Condé, l'hôtel de Nevers… On pourra s'étonner que Mme de Grignan figure dans ce chapitre, alors que le suivant s'intitule « l'univers familial ». Cette partition des chapitres contrevient surtout, nous semble-t-il, au projet initial qui était de montrer plutôt les interférences entre sphères, le caractère fluctuant et mouvant des relations. Elle est d'ailleurs remise en cause par l'auteur elle-même au début du chapitre 3 : « La distinction est beaucoup moins nette chez Mme de Sévigné pour qui les deux sphères semblent souvent se confondre […] On retrouve la même superposition des liens amicaux et familiaux dans l'évocation du clan Grignan » (p. 471)

Le chapitre 4 « La nébuleuse du moi » propose d'intéressantes analyses notamment sur les passages où le métadiscours de l'épistolière vient couvrir une transgression de fait de l'interdit de parler de soi. Il analyse également les différents autoportraits présents dans les lettres. Freidel remarque la multiplication des marques du je dans la chronique du procès Fouquet notamment, montrant ainsi comment la « relation » sévignéenne s'émancipe du modèle de la gazette par la primauté accordée à ses propres perceptions.

La quatrième et dernière partie, Écrire l'intime, s'ouvre sur les rapports entre la lettre et le secret (chap. 1). Dans le chapitre 2, N. Freidel s'intéresse à l'expression de la sensibilité, notamment à la richesse et aux variations du vocabulaire sévignéen des affects. Le chapitre 3 revient sur les mouvements de la correspondance, temporels et spatiaux : rapport à l'éloignement géographique, multiples temporalités propres à l'épistolaire et discontinuité des échanges. Cependant l'affirmation selon laquelle les événements ne seraient jamais mis en rapport les uns avec les autres est sans doute à nuancer (p. 651) : il arrive fréquemment au contraire qu'un événement de cour en rappelle un autre, qu'un événement lie des lettres entre elles sous la forme du feuilleton à épisodes. En outre, dans un certain nombre de lettres l'impression de désordre et de transitions hasardeuses ne résiste pas toujours à une seconde lecture. Enfin, N. Freidel réexamine les rapports de Sévigné à la norme écrite, à la rhétorique, aux modèles d'écriture. Ce dernier chapitre est assez difficile à résumer, tant y abondent les mentions du paradoxe, de l'ambivalence, du brouillage, de la confusion, des fluctuations…

La conclusion revient sur le fil conducteur de ce livre : la correspondance est le résultat d'un parcours de vie évolutif, des années d'apprentissage de la sociabilité

8 . Éric Méchoulan, « Le métier d'ami », *XVIIe siècle*, oct-déc. 1999.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

(soit les premières lettres à Bussy, Ménage…) à l'âge de la maîtrise, de la création de nouveaux codes épistolaires, qui sont les siens propres et non ceux des secrétaires et manuels épistolaires. Sans tout à fait couper la vie de Sévigné entre un avant et un après le départ de Mme de Grignan pour la Provence, comme le faisait Duchêne, le travail de N. Freidel présuppose une conception linéaire et continue de l'existence[9], progression directement reliée à la pratique épistolaire qui en donne l'image. Cette pensée de la correspondance comme progression est perceptible dans l'image qui revient le plus souvent, celle du « chemin parcouru ». On en donnera quelques exemples :

> Heureusement, ce genre d'expressions, qui « frise la préciosité ridicule », et illustre les excès des combats de civilité, disparaît de la suite de la Correspondance et l'on peut mesurer le chemin parcouru lorsque, à peine deux années plus tard, Mme de Sévigné annonce à sa fille la mort du chevalier de Grignan, p. 398

> À la mère dépouillée, la tragique Niobé des débuts de la Correspondance, succède une mère nourricière et épanouie, la prodigue Cérès, partagée non plus entre le désespoir des séparations et l'euphorie des retrouvailles, mais équitablement entre ses deux enfants, p. 499

> Comme dans le « parcours héroïque » cornélien analysé par J. Rousset, l'épistolière semble être parvenue au terme de sa « métamorphose », p. 656

Ce livre témoigne en outre de la difficulté à renoncer à la psychologie dans les études sévignéennes : même quand on la chasse par la porte, elle aura une fâcheuse tendance à revenir par la fenêtre. Ainsi N. Freidel, se déclarant résolument du côté de Roger Duchêne, mais faisant un pas de côté, de l'analyse des sentiments à l'analyse de leur expression[10], ne s'interdit pas certaines interprétations psychologiques : « claustrophobie et claustrophobie semblent des caractéristiques également déterminantes du tempérament sévignéen » (p. 356) ; « cyclothimie sévignéenne » (p. 551) ; « obsession du camouflage » (p. 599) ; « obsession fluviale » (p. 628) ; « Il est difficile de ne pas faire le lien entre la détresse de la marquise à chaque nouvelle séparation, vécue comme un abandon, et la disparition précoce des figures parentales » (p. 514). Cette tendance prend aussi d'autres formes, dont certaines étaient déjà visibles dans les travaux de Roger Duchêne. Nous en donnerons deux exemples :

9 . Voir à ce sujet Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

10 . « Ce n'est donc pas le caractère exceptionnel des sentiments qui doit retenir notre attention dans la *Correspondance* mais bel et bien cette tentative inédite pour les exprimer », p. 472 ; « La question, nous semble-t-il n'est pas de savoir si la *Correspondance* est ou non le fruit d'une passion sortant de l'ordinaire. Trop d'observateurs se sont perdus dans les méandres de la psyché sévignéenne, en cherchant à analyser des sentiments supposés, avec tout la part de subjectivité et de jugement moral implicite que la démarche comporte immanquablement. Or, le véritable enjeu des lettres n'est pas l'analyse des sentiments mais leur communication. », p. 600

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

1. l'identification est parfois telle que lorsque l'épistolière écrit quelque chose qui choque le lecteur contemporain ou qui n'est pas à son honneur (son éloge de la révocation de l'édit de Nantes, son récit des révoltes de Bretagne…), le critique va avoir tendance à justifier le phénomène, à l'excuser. Une variante de cette pratique se décline aussi dans les corrections successives qui sont apportées aux jugements critiques antérieurs dès lors qu'ils étaient négatifs. Il s'agira alors de corriger une interprétation jugée erronée *parce que* négative :

> cette préoccupation pour le sort réservé à ses petits-enfants, ce versant pédagogique de la Correspondance souvent interprété comme une ingérence excessive de la part de l'épistolière, p. 497

> Sa fonction [le badinage], loin de la gratuité qu'on lui attribue généralement, n'est pas de camoufler le vide du message mais au contraire d'en atténuer la violence, p. 396

2. Autre tendance : prêter à l'épistolière des arrière-pensées, des sentiments qui seraient en fait les vrais mais que camoufleraient les déclarations épistolaires. Ainsi, pour N. Freidel, comme pour Duchêne, la plaisanterie sévignéenne est toujours le masque de la gravité, le badinage a toujours une fonction compensatoire (p. 402)

> il semble que la marquise n'ait trouvé que le ton de la plaisanterie pour déclarer qu'elle ne plaisante pas, p. 395

> une manière évidente de faire diversion plutôt qu'une marque infâme de manque de cœur, p. 490

Pourquoi est-il si difficile d'accepter (mais est-ce d'ailleurs à « accepter » ?) qu'une plaisanterie est une plaisanterie, qu'elle peut être cruelle, qu'un auteur (si Sévigné en est un) n'a pas nécessairement à être aimable?

Quoi qu'il en soit, ce livre constitue une synthèse sérieuse sur un grand nombre d'aspects de la correspondance, ainsi qu'une riche mise en contexte de celle-ci au sein des autres formes d'écriture et de communication de l'époque. Il convoque un nombre remarquable de lettres peu souvent lues ou commentées et prend en compte l'intégralité de la période d'écriture. Il resitue Sévigné dans les divers réseaux de sociabilité qu'elle fréquentait et met l'accent sur l'importance de la lettre dans la vie mondaine, familiale… Il rend visible surtout à quel point les rapports entre public et privé tels qu'ils se négocient en permanence dans la correspondance de Sévigné ne relèvent pas d'un partage en deux champs progressivement distincts mais d'un large spectre aux nuances multiples, à l'image de la richesse lexicale qui existait à l'époque : domestique, particulier, familier, secret, … Partant, les trois termes public/privé/intime se révèlent inadéquats à rendre compte de ces fameux espaces indécidables, hybrides. C'est cette porosité de frontières jamais tout à fait

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

étanches qui constitue le cœur de l'analyse. À cet égard, la réception de Sévigné est riche d'enseignements : si on se penche aujourd'hui sur la dimension intime des lettres, les premiers éditeurs de Sévigné en revanche cherchèrent à l'escamoter, comme le montre cette déclaration de Perrin, à l'occasion de son édition de 1754 : « Je me crus autorisé à supprimer quelques détails ou purement domestiques ou peu intéressants pour le public ». La thèse de N. Freidel témoigne, s'il en était besoin, que l'on a bien changé de paradigme[11].

[11] . Sur les différents âges de la réception de Sévigné, voir F. Nies, *Les Lettres de Mme de Sévigné*, éd. cit.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

AUTEUR

Laure Depretto
Voir ses autres contributions

Courriel : laure.depretto@gmail.com

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.